

— elle espérait que vous reviendriez le soir ; — là elle lut cette lettre que vous m'aviez écrite et que vous avez fatalement oublié de détruire en partant, dans laquelle vous annonciez votre intention de vous suicider.

— Ne pouvant admettre que vous l'aviez abandonnée, Georgette crut à votre mort. Allez voir votre ancienne concierge, si elle vit encore, monsieur Vermont, elle vous dira que Georgette, foudroyée par ce coup terrible, est restée plusieurs jours dans votre chambre, couchée dans votre lit, entre la vie et la mort. Mais Dieu voulait qu'elle vécût pour souffrir davantage et plus longtemps.

— Guérie, ou à peu près, — je ne parle pas des blessures de son cœur, — elle quitta la rue Berthe pour aller demeurer dans un autre quartier. Hélas ! j'avais eu la cruauté de lui déclarer que nous ne pouvions plus vivre sous le même toit. Pendant ce temps, j'étais chez un de mes amis à Courbevoie, ignorant tout ce qui se passait. Quinze jours écoulés, je revins chez moi. J'y trouvai votre lettre, que Georgette elle-même avait mise à la poste. Épouvanté, je courus rue Durantin. Je fus bientôt rassuré sur votre sort ; mais j'acquis la conviction que la pauvre Georgette était abandonnée. Je ne fus point surpris : je n'avais pas cru à la sincérité de votre amour...

— Vous avez tort, monsieur Sarrue, interrompit Maurice, je l'aimais ardemment, de toute mon âme.

— Et maintenant, comment l'aimez-vous ?

Maurice garda le silence.

— Si vous l'aviez aimée, vous l'aimeriez encore, reprit Sarrue d'une voix vibrante ; une affection de quelque nature qu'elle soit, inspirée par Georgette, ne peut mourir qu'avec la vie. Non, vous ne l'aimiez pas, et la preuve, c'est qu'aujourd'hui vous en aimez une autre !

— Mais je ne vous ai pas tout dit. Ecoutez : Je compris bientôt que j'avais été trop sévère pour la pauvre enfant, qu'elle était excusable, et que j'aurais dû garder mon indignation et toute ma colère pour vous seul. Songeant qu'elle était seule, abandonnée, perdue au milieu de ce grand Paris plein de gouffres, sans aucun ami pour la consoler et la défendre, je me repentis amèrement d'avoir été si dur pour elle.

— Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée, la retrouver, lui demander pardon de mon injustice et obtenir d'elle, comme une grâce, le droit de lui dévouer ma vie. Dès ce moment je pouvais lui offrir mon dévouement sans rougir ; il n'y avait plus dans mon cœur que l'affection d'un frère pour sa sœur.

— Malheureusement, elle était partie sans laisser sa nouvelle adresse et, vainement, pendant plus de trois mois, je cherchai aux quatre coins de Paris. Enfin je la retrouvai, et ce jour-là j'eus le bonheur de la sauver d'un péril extrême. Je n'ai pas besoin de vous dire cela ; d'ailleurs, je ne veux pas abuser de vos instants. Je venais de trouver un emploi avec un prix fixe de cinq cents francs par mois.

— Pour moi, c'était la richesse. Je proposai à Georgette de partager ma fortune. Elle refusa. Je lui en demandai la raison. Alors elle me parla de vous, monsieur Vermont, de votre mort, du souvenir qu'elle vous gardait, de sa douleur profonde.

— Jacques ! Jacques ! assez !... s'écria le jeune homme éperdu.

— Assez ! Non. Ecoutez toujours : la guerre est venue, je perdis mon emploi ; il fallait vivre, pourtant ; je fit des dettes. Quand je ne trouvai plus d'argent à emprunter, pour que Georgette ne souffrit point de la faim et du froid, je vendis mes meubles, puis les uns après les autres tous mes livres, ces vieux amis qui me consolait dans les jours de détresse, qui me donnaient l'espoir aux heures de découragement... Et moi, monsieur Vermont, pour cette pauvre fille, je me suis privé de manger. Oh ! ce n'est pas pour faire parade de mon dévouement que je vous dis cela ; pourtant, c'est mon ostentation, à moi ; c'est ma fierté, c'est mon orgueil !

— Oh ! oh ! oh ! fit Maurice.

De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Sa poitrine haletait. Il n'osait plus regarder Sarrue.

— Maintenant, poursuivit le poète, je n'ai rien à vendre : à bout de ressources, je vois Georgette

user ses yeux, sa santé, sa vie à un travail ingrat qui ne peut pas la faire vivre. Ne pouvant plus l'arrêter dans sa marche, la misère sombre approche et a déjà frappé à la porte de Georgette.

— Horrible ! horrible ! murmura Maurice en frissonnant.

— Avant hier, encore, reprit Sarrue, Georgette croyait à votre mort. Je ne lui avais pas dit la vérité, pensant qu'il valait mieux qu'elle crût à votre suicide que de se savoir abandonnée. Mais hier matin, à Boulogne, comme vous sortiez de chez madame Bertin, votre voiture a passé près d'elle et elle vous a reconnu. Le coup qu'elle a reçu est terrible, peut-être mortel !

Maurice se redressa brusquement.

— Jacques, dit-il d'une voix brisée, j'étais aveuglé, vous venez de m'éclairer, c'est affreux ce que vous m'avez dit, Jacques, conseillez-moi, que dois-je faire ?

— Ce n'est pas à moi à vous dicter votre conduite, répondit Sarrue ; interrogez votre conscience, monsieur Vermont ; et s'il vous reste quelques bons sentiments au cœur, demandez-leur de vous montrer votre devoir.

— J'ai plusieurs millions de fortune, dit Maurice d'une voix hésitante ; je ne laisserai pas Georgette dans la misère. Combien faut-il lui donner ? Fixez-vous-même la somme !

Des flots de sang montèrent violemment à la tête de Sarrue. Tout étourdi, il chancela comme un homme ivre. Il étouffait. Il resta un instant sans pouvoir parler. Enfin, après avoir respiré avec force :

— Ah ! je savais bien que vous n'aviez pas de cœur, dit-il d'une voix haletante. Comme voilà l'homme riche ! Il croit qu'avec de l'or, autant qu'il en faudra donner, il sera quitte envers sa victime !...

Il continua avec un rire sardonique :

— C'est édifiant, cela ; c'est beau, c'est superbe ! Ah ! j'admire votre générosité, votre grandeur !

Puis, passant subitement de l'ironie à la colère :

— Monsieur Maurice Vermont, s'écria-t-il d'une voix éclatante, pendant que ses yeux lançaient de fauves éclairs, vous êtes un misérable ! Vous irez offrir vous-même votre or : moi je n'en aurais pas le courage !

Il bondit vers le bureau, prit une plume, la trempa dans l'encre et écrivit sur une feuille de papier :

*Georgette, 23, rue Galande.*

— Tenez, monsieur, reprit-il, en jetant le papier à la figure de Maurice, voilà son adresse ; seulement, continua-t-il d'une voix étranglée, ne perdez pas de temps ; si vous tardez trop, vous pourrez bien la trouver morte de douleur, de désespoir et de faim.

Sur ces paroles terribles, jetées à Maurice comme une menace et une flagellation, il s'élança vers la porte. Mais, avant de l'ouvrir, il se retourna :

— Monsieur Maurice Vermont, dit-il, j'oubliais de vous apprendre encore ceci : Georges Raynal connaît Georgette, qui a eu Manette Biron pour protectrice, et votre malheureuse victime a vécu six années à votre ferme des Ambrettes, dans la famille du fermier Thomas !

Il ouvrit brusquement la porte et bondit hors du cabinet.

Maurice était écrasé. Il poussa un cri douloureux et s'affaissa lourdement sur un fauteuil, où il resta comme pétrifié, la tête dans ses mains, touchant ses genoux.

Soudain, derrière lui, une tapisserie masquant une porte s'agita, et Manette Biron, pâle, chancelante, les yeux pleins de larmes, parut dans le cabinet.

## XX

Elle s'approcha lentement de Maurice sans qu'il l'entendit, et l'enveloppant d'un regard doux et triste, elle lui mit la main sur l'épaule.

Le jeune homme sursauta et, s'étant redressé vivement :

— Ah ! c'est vous, Manette ? dit-il.

— Je ne t'ai pas fait peur, je suppose ?

— Non, répondit-il, essayant de sourire.

— Maurice, reprit Manette tristement, j'ai tout entendu. Croyant que Georges était avec toi, je venais vous trouver ; une voix inconnue frappa mon oreille ; j'allais m'éloigner de ton cabinet

lorsque la voix prononça le nom de Georgette. Alors j'ouvris cette porte, et là, cachée derrière cette portière, j'ai écouté. Maurice, quel est cet homme qui sort d'ici ?

— C'est un poète ; il se nomme Jacques Sarrue, et il est l'ami de Georges.

— Je me souviens de ce nom. Il a été aussi ton ami, Maurice ?

— Oui.

— Maurice, dit-elle d'un ton grave, il devrait l'être encore. Jacques Sarrue est un honnête homme, il est bon et il a un grand cœur ; quand on a le bonheur de posséder l'amitié d'un pareil homme, on doit la garder toujours !... Si pauvre qu'il soit, ses sentiments le placent au dessus de bien des riches ; il est noble et grand jusque dans sa misère ! Maurice, Jacques Sarrue t'a bien parlé, et toi tu n'as pas su lui répondre.

— Hélas ! que pouvais-je lui dire ?

— Je te répondrai comme Jacques Sarrue. Interroge ton cœur et ta conscience et demande-leur de te dicter ta conduite et ton devoir.

— Quoi, Manette, fit-il tristement, vous aussi ?

— Oui, moi aussi, répondit la vieille femme, dont les yeux étincelèrent.

— J'ai bien compris la pensée de Jacques Sarrue, reprit Maurice : il venait me sommer d'épouser Georgette.

— C'est vrai, répliqua vivement Manette, et tu n'as pas honte, toi, de lui offrir de l'argent pour Georgette.

— Mais je ne peux pas faire autre chose, s'écria-t-il d'un ton douloureux, je ne peux pas !

— Je ne sais pas ce que tu peux, Maurice, mais je sais ce que tu dois. Je suis femme et je vois que tu n'as qu'un moyen de réparer le mal que tu as fait.

— Manette, je vous dirai tout ; vous verrez que je ne suis pas aussi coupable qu'on peut le supposer.

— Soit, je t'excuse d'avance, comme je l'excuse, elle ; mais tout ce que tu pourras me dire ne changera rien à la situation. Et puis, Maurice, Jacques Sarrue te l'a dit en te quittant, comme toi et Georges Raynal, Georgette est ma fille !

Elle se mit à pleurer.

— Mais je ne peux pas l'épouser, reprit Maurice d'un ton désolé ; j'aime la princesse Olga.

A ce moment Georges Raynal entra précipitamment dans le cabinet.

— Ah ! te voilà, dit Manette ; tu arrives bien, Georges.

— Manette, s'écria le capitaine, Georgette est retrouvée !

— Ah ! tu as causé avec ton ami Jacques Sarrue ; tu sais tout ?

— Je ne sais rien encore, Manette. En sort de l'hôtel, Jacques Sarrue, que j'interrogeais, m'a répondu seulement : " M. Maurice Vermont n'a pas de cœur, c'est un misérable !... Allez lui demander ce qu'il a fait de votre amie Georgette, la protégée de Manette Biron ; moi, je vais tâcher de consoler la malheureuse enfant ! " Et sans vouloir m'en dire davantage, il m'a quitté brusquement.

S'adressant à Maurice, Georges reprit :

— Tu vas me dire, n'est-ce pas, ce qui s'est passé entre toi et Sarrue, et me donner l'explication de ces paroles : " Demandez à Maurice ce qu'il a fait de Georgette ! "

— Georges, c'est moi qui vais te répondre, dit Manette. Après moi et depuis qu'elle a quitté les Ambrettes, Jacques Sarrue est devenu l'ami, le protecteur, le soutien de Georgette. Maurice l'a connue alors qu'il était pauvre ; ils se sont aimés.

Le capitaine tressaillit, et son regard attristé se fixa sur Maurice.

— Dans un autre moment, continua Manette, je te ferai connaître jusqu'où est allé le dévouement de Jacques Sarrue. Tout à l'heure, ici, pendant que je me trouvais cachée derrière cette tapisserie, Jacques Sarrue a demandé à Maurice ce qu'il comptait faire. Et Maurice, qui aime maintenant la princesse Ramidoff, et Maurice, dont le cœur est certainement bien changé, Maurice a offert à Jacques Sarrue de l'argent pour Georgette.

— Oh ! Maurice ! Maurice ! fit Georges.

— Vas-tu donc me blâmer aussi ? dit Maurice : Georgette est dans la plus profonde misère ; elle